

2 mars**Pierre RETAT**

*Les chasses royales en forêt de Compiègne sous Louis XV,
d'après les gazettes étrangères*

Publication dans le présent *Bulletin*.

20 avril**Brigitte SIBERTIN-BLANC DURAND**

Mercières (hameau et plaine), des origines préhistoriques à la Révolution

On nomme Mercières à la fois la plaine située entre Oise et forêt domaniale, allant de Royallieu à La Croix Saint-Ouen au sud de Compiègne, et le hameau de Mercières-aux-Bois, dépendant de la commune de La Croix Saint-Ouen (à l'exception de quelques maisons relevant de Compiègne).

Vers –700.000/–800.000 ans avant notre ère apparaissent dans notre région des traces d'occupation d'hominidés, capables de tailler des silex : on en a retrouvé à la Basse-Queue au sud de La Croix. L'homme de Néanderthal, vers –90.000/–35.000 ans, taillait des silex au bas du Mont Ganelon, et l'abbé Léveillé, ancien curé de La Croix à la fin du XIXe siècle, a signalé que l'on avait trouvé à Mercières des haches en silex veiné de bleu. L'Homo sapiens sapiens n'a laissé de traces chez nous que vers –12.000/–13.000 avant J-C, sous une température très froide : ils chassaient le renne, avant le radoucissement définitif vers –8.000/–7.000.

Il faut attendre le Néolithique pour voir s'installer à Mercières les premières implantations d'agriculteurs-éleveurs : au lieu-dit Le Pré des Iles, au Hazoy en plusieurs villages successifs ; on y a retrouvé également une sépulture collective de –3.000 avant notre ère. Au Coq Galleux, un peu au nord du Hazoy, exista un camp fortifié vers –4.000. On relève aussi une occupation au site du Parc tertiaire, à la limite des deux communes, et au Gord, à un kilomètre au nord du Hazoy.

A l'Age des métaux, ou Protohistorique, le Fond Pernant est habité de façon presque continue, à l'âge du Bronze final puis au premier âge du Fer. Les Gaulois vont également occuper le Fond Pernant à l'époque de la Tène : deux maisons et des fosses ont été fouillées entre 1981 et 1984. La trouvaille exceptionnelle d'un guerrier gaulois avec des débris de son équipement dans le Parc scientifique de La Croix pose beaucoup d'interrogations.

La période gallo-romaine voit le Fond Pernant une nouvelle fois occupé, par une *villa* ou domaine rural : on a retrouvé de nombreux débris de tuiles romaines et de poteries dans la plaine. Une *villa* existait également à l'emplacement de l'entreprise Battais, face à Armancourt.

Le hameau de Mercières n'aurait pas été occupé avant le Moyen Âge. Le nom de Mercières figure pour la première fois dans un document de 1162, sous la forme de "Marescherie", mais on peut supposer que le lieu fut habité dès le XI^e siècle ou le début du XII^e siècle. L'étymologie vient du francique "marisk", signifiant marais, et l'on doit écarter l'origine avancée parfois : le toponyme viendrait de Mercure, ayant donné marché. Jean-Claude Malsy a relevé de nombreuses formes, de Marchieres, la plus fréquente, à Marcherie ou Merceria ; la forme Mercière n'apparaît pas avant le XIV^e siècle, et celle de Marchel est utilisée souvent du XVI^e au début du XIX^e siècle. On voit apparaître Mercière-aux-Bois en 1635. Il semble que la forme officielle au pluriel soit plus proche de l'origine.

L'histoire de Mercières est inséparable de celle de La Croix Saint-Ouen et de la petite abbaye fondée entre 841 et 918 autour des reliques de saint Ouen, archevêque de Rouen et conseiller du roi Dagobert. L'abbaye passe dans le temporel de l'abbaye royale de Saint-Médard de Soissons en 918, et devient prieuré. Mercières est dès le commencement dans le temporel de l'abbaye de La Croix, et sans doute assez tôt, quelques maisons rurales sont bâties à l'emplacement du hameau, dont les habitants sont chargés des défrichements et cultures. Mercières est donc propriété royale comme tous les villages et abbayes en bordure de la forêt de Cuise, fréquentée par les souverains depuis le VI^e siècle. Entre 1261 et 1268, une opération concertée de défrichements dans la plaine, au "Hazoi de Marchières", a lieu entre le roi, le prieuré et les habitants de La Croix. Mais le roi dispose à son gré des terres de Mercières pour en doter ses abbayes ou son Hôtel-Dieu Saint-Nicolas.

Une importante famille "de Mercières" essaima à Compiègne, aux XIII^e et XIV^e siècles, où elle occupa des places de haut rang et s'allia à des familles nobles. Des droits usagers sont accordés par le roi, dans des parcelles bien bornées, notamment droit de ramasser du bois mort et droit de panage pour les animaux. Les XIV^e et XV^e siècles sont marqués par les troubles et les ravages des Anglo-Bourguignons, les épidémies et la présence des loups dans les villages.

D'après Léré, il exista à un certain moment deux chapelles à Mercières, dont l'une faisait suite à un ermitage. Celle de Saint-Jacques du Four, près de Royallieu, est indiquée sur les cartes de 1662 et 1700 et donnait lieu à un pèlerinage fréquenté.

A l'époque moderne, Mercières est marquée par la présence des rois dans la forêt, qui aménagent les chemins et la divisent en gardes, elles-mêmes divisées en triages. Mercières dépendait de la garde de la Bouverie et du triage "Les réunions Louis le Grand", part des bois attribuée au Prieuré. Mais au cours des siècles, les rois restreignent les usages, et le petit peuple, qui n'a pas le droit de chasse, souffre de plus en plus de la pauvreté. Le hameau comprenait environ une cinquantaine d'habitants dans une dizaine de maisons. Notre

maison, datant au moins de 1604, figure comme “maison du garde” sur la carte Berthier de 1780 du salon des Cartes au château de Compiègne. Léré signale la construction d’une autre maison de garde à Mercières en 1784. Outre laboureurs, manouvriers et bûcherons, le hameau était habité par quelques personnes d’un rang plus élevé.

18 mai

Pierre GILLES

La “Auld Alliance, le lien franco-écossais”

Une séance exceptionnelle a lieu ce jour-là, à l’occasion des Fêtes de Jeanne d’Arc, célébrées cette année à Compiègne à la Pentecôte, retardées par l’élection présidentielle. Elle est organisée conjointement par les Amis de Jehanne, dont le Président est Maurice Vandendriesche, et la Société Historique. Représentant le Sénateur-maire Philippe Marini, Madame Michèle Le Chatelier, adjointe chargée des Affaires culturelles, est présente.

Commencée et terminée par une aubade de musiciens écossais en tenue, elle donne l’occasion au Président de la “Auld Alliance, le lien franco-écossais”, Pierre Gilles, de présenter un historique des très riches relations qui existèrent entre les deux pays depuis le VIII^e siècle, donnant lieu notamment à de très nombreux traités militaires ou alliances matrimoniales, entre autres. Cette association de création récente (2001) dont le siège est à Orléans, met en lumière cette vieille alliance entre la France et l’Ecosse, unique dans l’histoire des nations car sans équivalent en termes de durée et d’intensité.

On assiste à une succession de traités militaires renouvelés règne après règne (vingt fois entre 1326 et 1558), avec le point culminant de la guerre de Cent Ans : l’arrivée de forts contingents écossais entre 1419 et 1429 débarqués à La Rochelle jouèrent un rôle déterminant dans la reconquête du territoire français. Mais dès 1295, date du plus ancien traité, conservé aux Archives nationales à Paris, il était déjà question de Auld Alliance, et on la fait parfois remonter au VIII^e siècle avec Charles Martel repoussant les Arabes à Poitiers. Les Ecosseis sont de remarquables soldats, courageux et excellents cavaliers. Le brave Kennedy combat avec Jeanne d’Arc, qui est entourée d’une garde d’archers écossais ; les régiments écossais joueront un rôle important dans la bataille d’Orléans, et forment un tiers des combattants. Devant le château de Montépilloy, un face à face entre Anglais et Ecosseis vit la défaite des premiers ; c’est là que les édiles compiégnais ont fait leur soumission à Charles VII. La plus vieille marche militaire française est la “marche des soldats de Robert Bruce”, derrière la Pucelle. Un artiste écossais de Tours a créé l’étendard de Jeanne. John Stuart, son frère et sa femme, sont enterrés à la cathédrale d’Orléans. Il y eut un évêque écossais sur le siège épiscopal de cette ville. Au XVI^e siècle, l’exil en France des Jacobites donna